

Les mots interdits

Laila Jabry

3ème prix régional ex æquo

La première fois qu'il avait entendu son père prononcer le mot « Fierté », il avait huit ans. Il avait cru à une erreur. Il ne savait pas ce que ça signifiait, et d'ailleurs, un mot pouvait-il vraiment avoir un sens s'il ne faisait pas partie du dictionnaire validé par le Gouvernement ? Il s'était empressé d'aller vérifier. Entre « Fidélité » et « Fièvre », il n'y avait rien.

Lorsqu'il avait voulu interroger son père sur ce mot qui paraissait inventé, quelque chose d'indicible l'en avait empêché. Il avait ce sentiment d'interdit, d'ouvrir une porte dans laquelle il n'était pas encore prêt à s'engager. Alors, il avait gardé le mot rangé bien au chaud dans son esprit.

A dix ans, il avait saisi une autre bribe de conversation dérangeante. Alors qu'il était censé être couché, il était descendu se chercher un verre d'eau. Arrivé au milieu de l'escalier, il avait entendu des voix. Il s'était arrêté pour écouter, pressentant que la conversation ne continuerait pas s'il se faisait remarquer. Son père et sa mère parlaient à voix basse, près du feu. Il se souvenait mot pour mot de cette phrase dont il n'avait pourtant pas saisi le sens :

« En contrôlant notre langue, ils nous contrôlent. Comment veux-tu qu'on se révolte si on n'a même pas le mot pour y penser ? ». Révolte. Un nouveau mot pour son dictionnaire secret.

Un jour, alors qu'il avait quinze ans, son père disparut. Ce fut brutal, mais sans bruit. Il lui avait dit au revoir comme d'habitude avant de partir au travail. Il n'était jamais rentré. Lorsque sa mère avait voulu se renseigner auprès de l'usine où il partait chaque jour encadrer les ouvriers, on lui avait dit que son mari ne s'était pas présenté à son poste. On lui avait gentiment conseillé de ne pas chercher à en savoir plus.

Ils n'étaient plus que deux dans le foyer, et il fallait faire avec. Sa mère trouva un travail, pour remplir le quota d'utilité à la société de leur famille plus que par nécessité. Le Gouvernement ne les laisserait pas mourir de faim. Il n'y avait d'ailleurs pas de mots pour le manque de ressources, ni pour leur abondance, puisque tout le monde recevait exactement ce dont il avait besoin. Ces gens qui traînaient dans les rues et semblaient ne pas avoir mangé depuis des lustres étaient des anomalies, ayant refusé l'aide charitable du Gouvernement. On en croisait peu, car bien souvent, ils étaient signalés. On venait alors les chercher et ils ne reparaissaient plus. Personne ne posait de question, il ne pouvait rien leur arriver de mauvais, puisque la seule chose mauvaise était la mort, et que le Gouvernement ne donnait pas la mort. C'est ce qu'on lui avait toujours dit en tout cas.

La disparition de son père l'avait décidé à parler à sa mère. Un soir, il lui avait demandé ce que voulait dire le mot « Fierté ».

Elle s'était mise dans une colère noire. Il n'en avait plus reparlé. Mais, le jour de son seizième anniversaire, sa mère avait toqué à sa porte. Elle n'avait rien dit, l'air résigné, et lui avait juste tendu un petit livre avant de quitter la pièce. Il l'avait examiné. Il s'agissait d'un dictionnaire. Mais celui-ci était étrange, beaucoup plus épais que ceux fournis par le Gouvernement. Il le feuilleta et découvrit que celui-ci était annoté. Ses yeux se remplirent de larmes : l'écriture de son père. Il l'avait rarement vue, car on n'écrivait pas pour le plaisir ici. On n'écrivait même pas de liste de courses, il suffisait de scanner son frigo pour que celle-ci soit générée automatiquement, avec l'apport de vitamines optimal recommandé par les experts du Gouvernement. L'écriture manuelle était réservée aux événements, autrement dit pour signer les certificats de naissance, de mariage, et de décès.

Il se mit alors à étudier compulsivement son cadeau. Soir après soir, il apprenait de nouveaux mots, et les comparait avec ceux du dictionnaire officiel. Il se rendit vite compte qu'une grande partie des mots manquants dans le vocabulaire du Gouvernement évoquaient des sentiments d'indépendance. « Fierté, n.f. : Indépendance de caractère de quelqu'un qui a le sentiment de son honneur ; dignité, noblesse, amour-propre. ». Que des mots disparus. Il se risqua même à penser : des mots interdits.

Sa mère lui avait fait le plus beau des cadeaux : celui de la connaissance. Mais ce nouveau savoir, acquis de manière illicite, s'avérait de plus en plus lourd à porter. Il remarquait désormais à quel point le vocabulaire des gens autour de lui était pauvre. Un seul mot pour une chose, et pour certaines, aucun. Il ne s'était jamais senti aussi seul.

Il commençait à douter, pourquoi lui faire ce cadeau si l'on ne pouvait rien changer ? Il prit alors une résolution. Ce savoir, il allait le transmettre.

Il commença par questionner sa mère. Celle-ci accepta de combler les lacunes de sa vision d'enfant. Son père avait son activité de jour, mais aussi une activité clandestine. La nuit, il enseignait. A d'autres adultes, qui, à leur tour, transmettaient les mots interdits autour d'eux. Au départ, il se sentit trahi, pourquoi l'avoir laissé à l'écart ? Puis il vit que sa mère pleurait. Il comprit alors que cette vie de clandestin venait avec des risques, qui avaient mené à la disparition de son père. Il comprit que sa mère avait toujours vécu dans la peur que quelque chose se produise et détruise leur famille. Qu'elle ne souhaitait pas qu'il lui arrive la même chose qu'à son père, mais qu'elle le soutiendrait, quoi qu'il arrive.

C'est à dix-huit ans qu'il prit la responsabilité d'une classe clandestine. La révolution ne l'avait pas attendu pour se lancer. En silence, cela faisait des années que le peuple s'organisait. Les classes secrètes se multipliaient. De plus en plus de personnes avaient accès au savoir. Ce n'était plus seulement quelques séditions à la marge, mais bien un mouvement organisé.

Lorsque le soulèvement arriva à son apogée, et que le peuple marcha sur la capitale, il se tenait en première ligne. Il avait en tête la phrase que son père avait prononcé lorsqu'il avait 8 ans. Elle le guidait : « Il est ma plus grande fierté, et j'aimerais un jour être la sienne ». Et fier, il l'était. De son père, petite graine qui avait participé au mouvement, à son échelle. De tous ces gens qui l'entouraient, la bouche chargée de mots. Cela ne se ferait pas en un jour, mais peu à peu, la langue retrouverait sa saveur, sa nuance. Bientôt, on écrirait de nouvelles histoires. Bientôt, il serait fier du monde qu'il avait participé à reconstruire.